

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



FALQUET Jules, 2007, *De gré ou de force. Les femmes dans la mondialisation*. Paris, La dispute, 212 p., bibliogr. (Élieth P. Eyebiyi)

L'ouvrage de Jules Falquet repose au plan méthodologique sur une assez longue pratique des terrains d'Amérique latine et des Caraïbes et sur un activisme dans le cadre d'une « lutte commune globale, avec la conviction que je luttais pour moi [...] avec elles et avec eux » (p. 13). Théoriquement ancré dans la sociologie des mouvements sociaux, il a privilégié l'observation participante, les lectures et discussions comme techniques de collecte de données.

J. Falquet part de la théorie du *stand-point* (point de vue) appliquée aux femmes en lutte dans le contexte latino-américain et caribéen pour produire une réflexion critique valable à bien des égards dans d'autres régions du monde. L'auteure (c'est le cas, le prénom donnant une fausse indication) démontre sur cinq chapitres que le projet néolibéral de la mondialisation n'est pas le gage d'un meilleur monde ; qu'il s'impose par une violence coercitive ; qu'il est légitimé par des schèmes idéologico-politiques qui utilisent les femmes comme vecteur principal ; et qu'il est nécessaire d'intégrer les luttes sociales féminines dans la recherche d'alternatives acceptables. Elle dresse l'état de la question théorique autour de la mondialisation néolibérale en historicisant ce processus de transformation venu du passé qui bouleverse les structures socioéconomiques du présent (expropriation des ressources, accentuation des disparités régionales et sociales, reconfiguration du marché du travail, fin du *Welfare State*,...) et hypothèque l'avenir en renvoyant les femmes aux tâches de reproduction sociale. Forme exacerbée du capitalisme postindustriel et réponse à l'économie keynésienne, la mondialisation néolibérale homogénéise les modes de pensée et d'action au profit de l'hégémonie d'une minorité déjà aisée, en excluant la masse des plus pauvres.

Sur le marché du travail, le durcissement des rapports sociaux de sexe entre informalisation et transnationalisation, migration illégale et tarification du marché sexuel s'inscrit dans un nouvel ordre néolibéral qui favorise l'explosion de la demande des « hommes en armes » et de l'offre des « femmes de service », en temps de guerre comme en temps de paix pour ce qui est du tourisme (p. 68). Le redéploiement de la violence contre les femmes renforce le patriarcat et fragilise la condition féminine, mais n'est pas le seul canal d'imposition de la mondialisation. Les institutions internationales, politiques, économiques ou sociales (ONU, PNUD, OMC,...) usent de processus consensuels et non violents (persuasion, lobbying, participation, etc.) en collusion avec l'Occident pour s'approprier le discours des mouvements sociaux, y compris féministes, afin, d'une part, d'imposer le néolibéralisme et, d'autre part, de stériliser ces mouvements. Objectif : contrôler et instrumentaliser les femmes. En définitive, la privatisation des ressources mondiales par le Nord affecte également les femmes des Suds, victimes sous le couvert du discours sur le développement, de l'ambition hégémonique de la mondialisation et de ses stratégies nouvelles qui ont pour nom *empowerment*, *mainstreaming*, microcrédit. Or, au regard de la faiblesse des indicateurs trop standardisés, les *kits* de développement déployés ne donnent pas les résultats annoncés, tout comme les *packs* d'interventions politiques des institutions internationales : lutte contre la pauvreté, lutte contre la corruption, et promotion de

la bonne gouvernance apparaissent comme les éléments constitutifs des stratégies légitimation de l'action internationale et de cooptation des mouvements sociaux locaux.

En bonne militante, Falquet interroge dans le dernier chapitre le militantisme et la force de mobilisation des femmes dans les mouvements sociaux progressistes (la guérilla salvadorienne du FMLN, les néo zapatistes mexicains de l'EZLN et le Mouvement des Sans Terre, ou MST, brésilien) pour proposer une triple démarche dans l'optique d'aboutir à un autre monde d'« en finir avec les rapports de production capitalistes, [...] sociaux racistes et patriarcaux » (p. 188), qui contribuent à asseoir et renforcer la nocivité de la mondialisation néolibérale ».

Dans un langage clair et avec une plume alerte, l'activiste féministe mais aussi sociologue J. Falquet explore les ressorts profonds de la référence sexospécifique, notamment féministe, dans le discours néolibéral sur le développement pour montrer comment, de gré ou de force, les femmes sont aux prises avec une réalité globale et supranationale, qui en transformant les rapports sociaux de sexe, production et classe, passe de la dimension de projet de liberté en projet insoupçonné d'oppression, en instrument insidieux de domination : la mondialisation. Cet ouvrage assez documenté renverse la perspective pour montrer avec force arguments et exemples concrets comment le discours libérateur du capitalisme néolibéral triomphant et mondialisé, usant de la violence comme de l'intéressement non violent et de la cooptation devient oppresseur et déstabilise le marché féminin du travail et de l'action féministe.

Élieth P. Eyebiyi
École Doctorale Pluridisciplinaire
Université d'Abomey-Calavi, Porto Novo, Bénin